

Familles, l'Église vous aime

S.E. Mons. Vincenzo Paglia

Président du Conseil Pontifical pour la Famille

Le débat actuel sur la famille se concentre chaque jour davantage sur une question de fond : la famille, entendue comme l'union stable entre un homme et une femme et de leurs enfants (certaines études l'ont désignée comme *norme constituée*), est-elle encore une ressource pour la personne et pour la société, ou bien est-elle seulement la survie du passé qui fait obstacle tant à l'émancipation des individus qu'à l'émergence d'une société plus libre, plus égalitaire et plus heureuse ? C'est une question qui nécessite sans aucun doute un débat théorique mais aussi un regard sur la situation historique de la famille d'aujourd'hui, et que l'on pourrait dire aujourd'hui de paradoxale.

Il y a quelques années, on parlait de *la famille incertaine*. D'un côté, en effet, on continue d'attribuer aux liens familiaux une grande valeur, or il ne fait aucun doute qu'il en soit ainsi : même avec toutes ses contradictions le désir d'avoir une famille reste l'une des plus grandes priorités de la majorité des personnes. De l'autre côté, les liens se relâchent, les ruptures conjugales sont toujours plus fréquentes et entraînent l'absence d'un des deux parents ; les familles se dispersent, se divisent, se recomposent, et je suis d'accord avec Xavier LACROIX lorsqu'il écrit : « la déflagration des familles est le premier problème de la société moderne » (*De chair et de parole. Fonder la famille*, Paris 2007).

Il est vrai qu'il faut donner un juste poids à une certaine diversification des modèles de vie, comme il est tout aussi vrai que lorsque l'on parle de famille, il nous vient à l'esprit un certain modèle : celui de la famille d'où nous provenons, et qui a connu son apogée –en tout cas en Europe et en Occident– durant la moitié du 20^{ème} siècle : c'est-à-dire une famille unie, souvent nombreuse, et dont les valeurs liées à l'amour se recoupent à ceux des institutions civiles. (Louis ROUSSEL, *La famille incertaine*, Paris 1989).

On dit que cette image n'est plus la seule référence et que la société ne lui est plus favorable. Pire encore, la multiplication des formes de famille est devenue chaque jour plus évidente. Les individus peuvent « *faire famille* » de multiples manières, toute forme de « *vivre ensemble* » peut être revendiquée comme une « *famille* », l'important – comme on dit – c'est l'amour.

Dans ce contexte, la famille n'est pas niée mais mise à côté de nouvelles formes de vie et d'expériences relationnelles qui sont *apparemment* compatibles avec elle, même si en réalité elle la *dépèce*, au point qu'Henri LERIDON, le célèbre démographe français, dit : « *notre société n'est pas en train d'expérimenter de nouveaux modèles mais est en train de piller le modèle traditionnel* » (*Le Figaro*, 4 mai 2000).

Le nouveau contexte culturel : une société individualiste

Le poids croissant dans les sociétés occidentales de la liberté individuelle, valeur dont nous devons tous être naturellement orgueilleux, a eu cependant l'effet de renforcer exagérément l'individualisme au détriment des relations et des liens affectifs stables. Les espaces d'autodétermination se sont aujourd'hui tellement accrus qu'ils ont modifié la nature même des institutions qui structurent la vie sociale, et parmi lesquelles la famille. Le philosophe Gilles LIPOVETSKY, face à une société hyper consumériste, parle avec beaucoup de perspicacité d'une « seconde révolution individualiste » caractérisée par la privatisation de la vie et par l'autonomie des individus vis-à-vis des institutions collectives. C'est une sorte de « tyrannie des individus », comme le relève Tzvedan TODOROV (*Les ennemis intimes de la démocratie*), ou bien d'*égolatrie* comme l'affirme Giuseppe De RITA, un célèbre sociologue italien. L'individualisation de la société a comme conséquence la désertification des rapports dans la société ; et le terrain dans lequel devrait croître l'humain est devenu sableux, friable et inconsistant.

On identifie les premières traces de cette tendance dès les années 70 lorsque l'homme décida d'être l'artificier de lui-même (*L'homme de sable. Pourquoi l'individualisme nous rend malades*, 2011). Durant ces années, on a eu la nécessité de penser à la croissance personnelle par des usages et des manières de vivre nouveaux, plus libres, et donc de devenir les artificiers de sa propre croissance. Mais la conviction d'être les seuls « *maitres de chantier* » de sa propre existence a poussé à se détacher de toute relation avec les autres. Autour de ce processus d'autodétermination, les techniques se sont multipliées, les experts se sont mobilisés et les marchands ont proliféré. Et voici qu'aujourd'hui, sous nos yeux, l'immense marché hétérogène de l'équilibre intérieur, avec la mobilisation de nombreux corps professionnels qui utilisent différentes formes de thérapie ou de prises en charge. Tout est orienté vers l'affirmation de soi, au culte de soi, à la réalisation de soi et au bien-être individuel, qui est devenu une norme contraignante et en même temps une valeur.

L'impératif de l'autodétermination a donc pris la place des règles passées, mais l'individu se retrouve désorienté et moins sûr de lui-même. On pourrait dire que nous sommes tous plus libres et autonomes, mais en même temps tous plus seuls. En effet, la société semble atomiser les individus en amas : le *je* prévaut sur le *nous*, l'*individu* sur la *société*, la *solitude* gagne chaque jour d'avantage du terrain par rapport à la *communion*, et les droits de l'*individu* prévalent sur ceux de la *famille*.

Et penser que le triomphe de l'individu ne pourra seulement se faire que sur les cendres fumantes de la famille est une opinion de plus en plus répandue. La famille vit une sorte de renversement, elle est « *une cellule de base de la société* » et est conçue comme « *une cellule à la base de l'individu* ». Le couple est pensé en fonction de lui-même : chacun cherche sa seule individualisation et non plus la création d'un « nous », « d'un sujet pluriel » qui transcende les individualités sans les annuler, en les rendant au contraire plus authentiques, libres et responsables. Dans le premier cas de figure, le couple est très fragile, alors que dans le second il trouve sa stabilité.

Malheureusement les structures sociales et culturelles semblent tendre vers la première perspective que certains chercheurs définissent comme « *l'individualisme émancipatif* ». Le « *je* » est le nouveau maître de la réalité, mais aussi de la famille. On comprend bien pourquoi dans un tel contexte, alors que sa conception est restée la même pendant des siècles, la famille ne trouve plus de débouché dans lequel s'insérer alors qu'elle est délaissée dans sa vraie force et sa dignité. Or la disparition de la culture familiale risque de conduire aussi à la disparition de la sociabilité car la culture familiale s'est amoindrie tout comme son rôle social. Zygmunt BAUMAN lui-même dit : « *Pour survivre dans les mégalo-poles contemporaines, les principales stratégies ne s'appuient pas sur le vivre en commun, mais sur l'éviction de l'autre et la vie de manière séparée...* ». C'est la crise de la sociabilité et de toutes les formes de vie communautaires connues jusqu'ici : celles historiques parties des masses populaires à la cité, jusqu'à atteindre la famille conçue comme une dimension de l'existence.

A ce propos, les conclusions du chercheur italien Roberto VOLPI font réfléchir quand à l'issue des données statistiques du mariage en Italie. Alors que « *les mariages et la famille suivent des courbes d'un avion en chute libre* », ce scientifique souligne que le nombre de familles monoparentales formées d'une seule personne augmente et sont passées de 5,2

millions en 2001 à 7,2 millions en 2011. Cela signifie que la diminution des mariages religieux et civils ne s'est pas transformée en de nouvelles formes de vie commune, qui sont d'ailleurs plus que fragiles, mais dans une augmentation du nombre de personnes qui ont choisi de vivre seule.

Cela revient à dire que toute forme de lien durable est ressentie comme une chose insupportable. Il s'agit certainement là d'un processus complexe –en Italie et au sein du continent européen– mais il semblerait que l'on se dirige vers une société dé-familiarisée. L'effondrement des unions ne se traduit pas par l'augmentation de différents modèles de familles, mais bien par un plus faible besoin de familles, et par une croissance du nombre de personnes qui choisissent de vivre seule. En France, on a calculé qu'aujourd'hui une personne sur trois a choisi de vivre seule, alors qu'il y a quarante ans la moyenne était d'une sur dix (Patrick FESTY, in *Commentaire*, 2013, n° 142, 289). D'ailleurs, l'exaltation de l'individu, libéré de tout lien, ne peut que conduire à la pulvérisation de la société, et à l'effritement de toute forme de lien solide et pérenne.

Le désir de communauté

La dictature de l'individualisme qui détruit aux racines les relations avec les autres et le sens de coresponsabilité ne sert à personne. Bien au contraire, cela provoque la souffrance de ceux qui se séparent, qui s'éloignent les uns des autres, qui luttent les uns contre les autres. La souffrance touche avant tout les plus faibles aussi bien au sein de la famille que de la société. Les sociologues parlant de la "réalité fluide" pensent à une société marquée par le sentiment d'incertitude et du manque de confiance. Il semble que l'on ne peut croire à personne. On a reconnu les liens stables comme impossibles à réaliser donc il n'y a pas de sens à les chercher. Le désir profond de confiance, le besoin de retrouver un sol ferme et stable, l'homme doit le cacher à tout prix pour éviter les moqueries des autres. Cela ne change pas le fait que l'homme ressent toujours le désir d'un amour durable, l'homme désire que soit présente à son côté une personne sur laquelle il peut compter "dans le bonheur et dans les épreuves, dans la santé et dans la maladie pour l'aimer tous les jours de sa vie". Nous ne sommes pas des êtres pleinement autonomes qui se contentent des relations de nature purement intellectuelle. Nous n'existerions pas dans ce monde si chacun de nos parents ne comptait que sur lui-même et si l'admiration pour une personne du sexe opposé ne concernait que son esprit.

Le désir et en même temps la conscience du besoin de la famille ne se sont pas affaiblis chez l'homme. Ce sentiment, ce sont les personnes les plus faibles qui le ressentent et le comprennent le mieux - les enfants, les malades, les personnes âgées, les handicapés. Dans la famille, il est le plus facile de se sentir accepté et non pas rejeté, aimé et non pas abandonné, accueilli et non pas repoussé. Dans un certain sens les femmes, auxquelles Dieu a confié le sort de l'homme (*Mulieris dignitatis*, 30), comprennent mieux cette réalité que les hommes. La responsabilité pour le prochain demande chaque jour beaucoup de sacrifices tout au long de la vie. Mais si nous regardons de plus près cette société individualiste, nous y apercevons beaucoup de souffrance, effet de la solitude qui dépasse considérablement - si l'on peut le dire ainsi - la valeur des sacrifices que demande la vie familiale. Si nous écoutons attentivement les voix qui nous proviennent de la ville des individualistes, nous entendrons les pleurs des personnes exploitées, abandonnées, de celles dont personne n'a besoin, de celles qui désirent que quelqu'un reconnaisse leur existence comme importante et qu'il les regarde avec amour.

Certes, nous ne pouvons nier qu'il y a des mariages qui échouent et des familles qui se défont. Nous connaissons tous par expérience les faiblesses humaines, les trahisons, les difficultés à pardonner qui sont à la racine de tant d'échecs. Et nous connaissons les conséquences amères de ces véritables séismes humains. C'est une réalité complexe et douloureuse qui doit être regardée avec attention et avec beaucoup d'amour, dans tous ses aspects. Pour cette raison aussi que les torts ne peuvent pas toujours être divisés en parts égales, et, dans tous les cas, ce sont toujours les plus faibles qui souffrent le plus des ruptures. Puis on doit dire aussi que l'on choisit le moindre mal. Il y a néanmoins une chose, je crois, qu'il ne faut jamais oublier : toute rupture comporte des souffrances. Et si d'un côté la création ultérieure de nouvelles cellules familiales montre le besoin de famille qui est inscrit dans le cœur de l'homme, d'un autre côté, il serait bon de souligner l'importance de la solidité de la famille. Quoi qu'il en soit, quand on détruit un vivre ensemble et qu'on en crée un autre, il convient de redoubler d'attention afin que la souffrance diminue et que la solidarité grandisse. Je ne crois pas qu'il soit utile à la société de relâcher la force et la solidité du lien matrimonial et familial. Il faut faire attention à ne pas favoriser une culture de l'impossibilité de créer des liens stables, ce serait comme dire : puisqu'il existe des tremblements de terre, ne construisons plus de maisons mais seulement des studios.

Homme et femme, Il les créa

Devant une culture qui n'est plus favorable au mariage et à la famille, je crois qu'il est

important de descendre plus en profondeur pour découvrir le besoin de mariage et de famille inscrit dans le cœur des hommes et des femmes quelles que soient la culture et la foi auxquelles ils appartiennent. Pour la tradition judéo-chrétienne, cela remonte à la création elle-même. Les Saintes Ecritures affirment que Dieu créa l'homme et la femme, non pas pour que chacun d'eux vive dans la solitude mais pour qu'ils créent une communauté (*communia personarum*). Dans la Genèse, nous retrouvons deux descriptions de la création de l'homme. Dans la seconde (Gen 2,18), Dieu ayant créé l'homme constate qu'il manque encore quelque chose, et bien qu'il vienne de tout créer, "il n'est pas bon". "Il n'est pas bon que l'homme soit seul". Dieu donne la vie à la femme qui est l'aide qui fut assortie à l'homme. Si semblable et si différente en même temps. La différence et la ressemblance permettent de parler de la complémentarité. L'homme découvre sa masculinité en rencontrant la femme et la femme sa féminité en rencontrant l'homme.

La vocation de l'homme n'est pas de vivre dans la solitude. Cette constatation est profondément vraie à tel point que nous pouvons même dire que Dieu lui-même reconnaît qu'il ne suffit pas à l'homme aussi longtemps que l'homme reste seul devant Dieu. Même devant Dieu l'homme désire être dans la communauté. "Cependant le bon vouloir de Dieu a été que les hommes ne reçoivent pas la sanctification et le salut séparément, hors de tout lien mutuel; il a voulu en faire un peuple qui le connaîtrait selon la vérité et le servirait dans la sainteté" - lisons-nous dans la constitution du Concile *Lumen gentium* (9).

Dans la première description de la création de l'homme, nous lisons: "Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa" (Gen 1, 27). La personne depuis son origine n'est pas destinée à vivre dans la solitude mais dans la communauté. Il est impossible à l'homme de dire "moi" aussi longtemps qu'il ne se trouve pas en face d'un autre homme. Il n'est pas possible d'exprimer "moi", aussi longtemps que n'apparaît pas la perspective du "nous". "Le moi" solitaire est aussi, en quelque sens, moins à l'image de Dieu, que "le moi" en relation avec "le toi". C'est le mystère même de la Trinité : Dieu n'est pas une solitude, il est une famille de trois Personnes qui s'aiment au point d'être une seule et même chose. Le mariage et la famille sont par conséquent une image concrète de la Trinité divine elle-même. En tant que chrétiens nous croyons que par la relation conjugale nous rendrons visible dans ce monde la relation entre trois Personnes de la Sainte Trinité. Cela nous rappelle non seulement le besoin naturel de l'homme de créer le mariage et la famille mais aussi la grande dignité de ce mariage et de cette famille. Saint Paul dit que l'amour entre l'époux et son épouse est dans ce monde un signe visible (sacrement) de l'amour du Christ envers l'Eglise (Eph 5, 25-32). Le Christ qui a donné sa vie pour l'Eglise - sa Bien-

aimée.

Ecclesia domestica – Ecclesia civitatis

Dans ses prédications à l'Eglise d'Antioche, saint Jean Chrysostome, au IV^e siècle, donne à la famille le titre de "petite Eglise". Le père de famille exerce dans cette "petite Eglise" un ministère d'enseignement comparable à celui de l'évêque. Il compare l'Eglise et la famille domestique du fait qu'il est possible de découvrir, chez cette dernière, quelques aspects essentiels de la vie ecclésiale: la table de la Parole, l'enseignement, le louage, le témoignage de la foi et la présence du Christ. Cette "Eglise domestique" ne fait pas seulement partie de "l'Eglise locale" mais est un vrai enracinement de l'Eglise locale, c'est à dire de l'Eglise plus vaste, de l'Eglise de la ville. Il existe une relation indissoluble entre ces deux pôles que le «sacrement» renferme. L'apôtre Paul, en parlant de mariage, écrit que « ce mystère est de grande portée ; je veux dire qu'il s'applique au Christ et à l'Église » (Eph 5,32).

L'idée de "l'Eglise domestique" est reprise par le Concile Vatican II en rappelant que "les époux chrétiens sont l'un pour l'autre, pour leurs enfants et les autres membres de leur famille, les coopérateurs de la grâce et les témoins de la foi". Ils sont aussi pour leurs enfants "les premiers à transmettre la foi et à en être auprès d'eux des éducateurs" (*Apostolorum actuositatem*, 11). Dans le Décret sur l'apostolat des laïcs nous lisons: "Cette mission d'être la cellule première et vitale de la société, la famille, elle-même l'a reçue de Dieu Elle la remplira si par la piété de ses membres et la prière faite à Dieu en commun, elle se présente comme un sanctuaire de l'Eglise à la maison; si toute la famille s'insère dans le culte liturgique de l'Eglise; si enfin elle pratique une hospitalité active et devient promotrice de la justice et de bons services à l'égard de tous les frères qui sont dans le besoin" (*ibidem*). Le Pape Paul VI soulignait qu'au sein de la famille "tous les membres de la famille évangélisent et sont évangélisés. Les parents non seulement communiquent aux enfants l'Evangile mais peuvent recevoir d'eux ce même Evangile profondément vécu" (*Evangelii nuntiandi*, 71). L'œuvre de l'évangélisation est toujours liée à la souffrance de l'apôtre. C'est pourquoi aussi "dans la famille chrétienne, les parents doivent affronter avec courage et grande sérénité d'âme les difficultés que leur ministère d'évangélisation rencontre parfois auprès de leurs propres enfants" (*Familiaris consortio*, 53).

Je pense que, dans ce contexte, il importe de citer les simples questions que le Pape Paul VI posait aux parents: "Mamans, apprenez-vous à vos petits les prières du chrétien? Les préparez-vous, en collaboration avec les prêtres, aux sacrements du premier âge: la

confession, la communion, la confirmation? Les habituez-vous, s'ils sont malades, à penser aux souffrances du Christ, à invoquer l'aide de la Sainte Vierge et des saints? Récitez-vous avec eux le Rosaire en famille? Et, vous les pères, savez-vous prier avec vos enfants, avec toute la communauté familiale, au moins quelquefois? Votre exemple, accompagné de la droiture de votre pensée et de vos actes, appuyé par quelques prières communes, vaut bien une leçon de vie. C'est un acte de culte particulièrement méritoire. Vous apportez ainsi la paix entre les murs de votre foyer 'Pax huic domui'. Ne l'oubliez pas, c'est ainsi que vous construisez l'Eglise (Audience générale, le 11 août 1976).

"L'avenir de l'évangélisation dépend en grande partie de l'Eglise domestique" (*Familiaris consortio*, 52). Les familles doivent donc être prêtes à partager leur foi et leur richesse spirituelle avec les autres familles (*Gaudium et spes*, 48). C'est toujours au profit pour la famille même. S'il est vrai qu'il "n'est pas bon que l'homme soit seul", il est vrai aussi qu'il n'est pas bon que la famille reste seule. Parfois, il se peut que la tentation de "l'égoïsme familial" apparaisse, celle de limiter ses soins, sa sollicitude, aussi bien dans sa dimension matérielle que spirituelle, uniquement aux membres de sa propre famille. Si l'homme n'arrive pas à se réaliser pleinement lui-même que par un don désintéressé de lui-même, la famille, elle non plus ne devrait pas s'enfermer en elle-même mais être prête à faire des dons gratuits aux autres. La famille est dans un certain sens un lieu privilégié où l'homme apprend à être ouvert aux autres pour savoir traiter de la même façon aussi ceux qui ne sont pas membres de sa famille.

La société a besoin d'une famille forte. La culture où les tendances à "se séparer" dominant l'aspiration à "être ensemble", contribue non seulement à l'affaiblissement de l'institution de la famille, mais affaiblit aussi la société même. Cela décourage non seulement à fonder une famille durable mais aussi à créer toute forme plus profonde de communauté et à prendre la coresponsabilité pour le monde qui nous entoure. Si nous désirons une société solidaire, il faut attacher beaucoup plus d'importance, aussi bien dans la politique que dans la culture, à la famille, à cette forme fondamentale de "nous". Cela est particulièrement important à l'époque de la globalisation où il existe un risque sérieux qu'au lieu de la globalisation de la solidarité - comme le voulait le Pape Jean-Paul II - nous promouvons la globalisation de l'individualisme. Il faut donc attacher plus d'importance à la famille, si nous voulons fonder la famille des nations. Si nous voulons que les hommes de races et de nations diverses soient unis par le sentiment de fraternité et non pas uniquement par les intérêts économiques (qui séparent d'habitude les hommes), nous devons soutenir la famille en tant que lieu où les hommes apprennent à devenir frères et sœurs.

Nous devons être particulièrement reconnaissant au pape François, qui, après quelques mois de son pontificat, il a voulu appelé deux Synodes des Evêques sur la famille, en montrant non seulement la délicatesse et la centralité de ce thème dans la société, mais d'impliquer toute l'Eglise d'offrir à tous sa contribution. C'est sans aucun doute un acte d'amour pour toutes les familles, car ils sont de plus en plus l'attention des communautés chrétiennes dans le monde. C'est est aussi un exemple, en fait, une invitation, aux sociétés contemporaines qu'ils placent la famille au centre de la vie politique, économique et culturelle. Ce «patrimoine d'humanité » mérite de revenir au centre de notre réflexion et de nos actions.